

BLEUE ROY

# Revers



Bleue Roy

Revers

© Bleue Roy, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7292-3

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Si tu plonges longtemps ton regard  
dans l'abîme, l'abîme te regarde aussi.  
F. Nietzsche

# 1

Le store de la chambre du troisième étage, entrée A, descend doucement, s'arrête net avant de toucher les tomettes de la terrasse. Le soleil, figé dans le beau temps, est resté de l'autre côté.

La chambre baigne dans une pénombre contrôlée. Les trois filles viennent de régler le diaphragme de leurs pupilles. Après un rapide tour d'horizon, elles se distribuent les rôles.

Carmen, la fille aux yeux ronds s'empare de la commode, vide les tiroirs un à un sur le lit. Elle fouille le linge déballé, jette en tas les vêtements passés en revue, et ça, elle sait faire.

Combien d'années, sans nom, Carmen a remué la masse d'ordures entassées, combien d'années, sans date, elle a soulevé les haillons souillés, trié les loques puantes, rincé les fripes visqueuses.

Durant combien d'années, sans temps, elle a lavé les chiffons sous un filet d'eau échappé d'une canalisation crevée. Elle ne sait plus.

Au début, elle échangeait les guenilles maladroitement rapiécées contre de la nourriture avant d'en faire commerce au coin des rues, de jour comme de nuit.

Un soir après la pluie, Josée la balafrée, les jambes aussi maigres que déformées, s'est approchée de son campement. La nuit tombée elle s'est assise à côté d'elle sans rien dire. Bien après les paroles anodines, les silences sans importance, elles se sont comprises, et ensemble continuèrent leur vie de misère.

Carmen et Josée, inséparables, ont appris à lire le monde en déchiffrant les étiquettes sur les habits trouvés. Savoir mieux vendre, c'est connaître la marchandise, c'est mieux choisir, c'est moins de temps passé dans et sur les amoncellements d'immondices. Cette devise, moteur de leur escapade, a considérablement réduit les errements sur la putride mouvance, augmenté leurs chances de survie et cimenté leur indéfectible soutien.

Carmen secoue les habits, cherche, tâte et chiffonne. Expiration audible, elle brandit une petite liasse de billets enroulés et serrés par un élastique. Josée, la tête enfouie dans la penderie écarte les cintres, lance un regard fixe en haussant les épaules. Pas de quoi en faire une histoire. Carmen glisse le maigre butin dans son soutien-gorge, replonge ses mains palpeuses dans les poches des vêtements.

Josée inspecte la penderie avec une intuition méthodique. Classique dans sa façon l'armoire encastrée ne recèle aucune grande surprise. Pas de coffre en vue, ni dissimulé.

Une étagère réservée aux bijoux, à la verroterie artisanale, s'offre à ses yeux écarquillés. Geste sec, elle balaye l'exposition de miniatures animalières. La ménagerie, porcelaine de bazar, se fracasse contre le fond du rayonnage. Étagère nettoyée. La mise en valeur des broches, des bracelets, des colliers, des bagues, certaines dans leur écrin, est alléchante. José sourit. Cet étalage sera son rayon d'action. Le travail sélectif demande de l'attention, de la précision. L'or plein, l'argent massif, les pierres rares ou d'apparence précieuse seront aussitôt fourrés dans une bourse en peau usée. Josée élargit son sourire, se jette dans la boîte à bijoux. Faire un choix sera un plaisir.

Des coups brefs, des frôlements sourds, rappellent la présence de Glorietta qui se défoule dans la salle de bains. Tout ce qu'elle touche, valdingue. Seule directive reçue, ne pas faire de bruit. Dotée d'un tempérament impulsif, sa vivacité électrique déborde facilement. Ses coups s'évanouissent dans les lointains vagissements des fondations, dégringolent dans les goulots des tuyauteries de l'habitat collectif.

Glorietta ne respecte pas exactement la consigne, mais c'est encore dans l'acceptable.

Glorietta s'agite, la lame aiguisée de son mini-couteau lacère les éponges, éventre les rangements, casse les boîtiers de maquillage, une photo cachée s'envole, elle l'attrape, la déchire puis la piétine.

La petite poussée de rage associée à la frénésie destructrice est tonique. Coutumière de ces excès, l'adrénaline colore les joues.

Assouvie, elle se laisse tomber sur le rebord de la baignoire. Relâchement expiré.

Carmen lève la tête, tend l'oreille, écoute. Les séquences de bruitage émises depuis la salle de bains se sont calmées. L'écho est diffus, en soi, rien d'alarmant. Mais. La vigilance de rigueur est réactivée.

Glorietta soudain réanimée, debout d'un élan, se dandine, expulse la pommade des pots, l'écrase sur le miroir, se déhanche, presse les tubes qui giclent leur crème sur le carrelage. De la pointe de sa chaussure elle étale la texture grasse, dessine des cercles. Jubilation optimale, elle déverse les essences de parfum sur les serviettes défaites, effiloche les cotons, vaporise les murs de mixtures diverses, saupoudre la marinade de talc et de poudre.

Une odeur écœurante de savon liquide parfumé, mélangée aux fluides de l'alcool médicinal, se répand, imbibe les linges, se colle aux murs laqués, jaunes suintants.

Aucune puanteur ne peut plus incommoder Glorietta. Grandir à la lisière des dépôts d'ordures, ça calcine l'odorat.

Glorietta, la plus jeune du trio, trouvée ivre morte avec toutes ses dents de lait, gisait recouverte de poussière sur le chemin caillouteux qui mène au grand dépotoir.

Carmen et Josée l'ont ramassée, traînée sous leur baraquement de cartons. Ce jour-là, elles ne sont pas allées au dépotoir, ni le lendemain.

Glorietta sort de la salle de bains, absolument satisfaite de son remue-ménage. Elle ferme la porte, presque doucement, laisse l'obscurité se nourrir des effluves humides et suffocantes.

Haletante et souriante, elle s'assagit devant la porte.

Fin de la virée dans la salle de bains.

Cette fois, Carmen glousse à l'étouffée, brasse de l'air. Elle veut partager l'effet de sa découverte en brandissant un nœud de collants noués dans tous les sens.

Habile, elle désenroule une impressionnante bobine de billets maintenue par de solides élastiques. Elle soupèse et calcule le volume de la prise. Il lui sera impossible de la planquer dans la double poche de son jean, même large.

La bobine défaite, elle reconstitue trois petits rouleaux en un temps record. Un dans chacune des poches de son pantalon, un autre au fond du sac à dos de Glorietta qui a caché un flacon de parfum encore dans son emballage. : La rapine, c'est plus fort qu'elle, Carmen et Josée ont fini par l'admettre.

Carmen sait qu'elle ne trouvera plus rien. Fin de la farfouille.

Josée a terminé le contrôle systématique des coins et recoins. Tout ce qui brille de sa vraie nature a été raflé.

Le porte-monnaie pourtant bien rempli reste plat. Elle le plaque à l'intérieur de la doublure, l'épingle, fait glisser la fermeture de son blouson décoré de badges et d'écussons. Dans la continuité, elle frotte ses mains sur ses cheveux courts, très courts, taillés en brosse. Son travail est fini.

Soudain l'agacement au bout de la langue, Josée chuchote. Glorietta comprend tout de suite : le rappel à l'ordre c'est toujours pour elle. Elle s'empare du petit pied-de-biche, presque oublié, l'enroule dans son papier journal, l'enferme dans son sac à dos d'écolière.

Voilà.

Carmen, l'aînée, la cheffe fait rouler ses yeux sur le déballage. Les bras levés, elle agite au-dessus de sa tête un document très défraîchi. L'agite encore comme un mouchoir. Le lance en l'air. Le papier virevolte au-dessus du foutoir.

Les trois filles, en tout six yeux, suivent sa retombée. Les battements des trois cœurs, en phase, accompagnent sa chute. Le papier défraîchi s'est posé délicatement, au bon endroit.

Demi-tour. À pas feutrés, Carmen sort de l'appartement. Glorietta suit. Josée tire délicatement la porte à peine endommagée par l'effraction, ferme la marche.

À force d'étouffer le moindre frottement, l'air alourdi ferait presque barrage. Pas longtemps. Raclement de gorge, un homme sans âge apparaît sur le palier, rompt le silence maîtrisé.

— Bonjour, Mesdemoiselles, dit l'homme, la mine affable du bon voisin.

Carmen lui renvoie un bonjour minaudé, du genre je suis une fille bien élevée du matin au soir. Le voisin, sourire coincé, appelle l'ascenseur, trois personnes maximum.

Quelque chose cloche. Carmen prend les devants, entraîne ses deux comparses vers les escaliers, libres de restriction pondérale.

Souplesse du rebond, elles dévalent les marches, le souffle en suspension.

L'ascenseur lent, très lent arrive au troisième étage, se stabilise, ouvre ses portes.

Le voisin ne prend pas l'ascenseur.

Les trois filles sortent de l'immeuble Entrée A, traversent le parking paysagé, ouvrent la porte piétons de la grille qui sépare le bitume public, du bitume privé.

Le soleil s'est effacé derrière l'immeuble, un seul nuage blanc occupe le ciel bleu, si haut.

L'une à côté de l'autre, elles marchent jusqu'au tournant à droite, disparaissent du champ de vision de la Résidence des Bosquets, entrées A et B.

Après le tournant, il y a la rue en descente, après la descente, le croisement avec l'avenue, et cinq mètres plus loin à gauche, l'arrêt des bus, 26, 12, 34. Le 12 arrive : direction Fontaine. Le chauffeur descend, fait le tour de son bus.

Elles montent dans le 12, trouvent à s'asseoir séparément.

Le chauffeur reprend le volant, continue sa route.

Au fil des arrêts, le bus se vide, la ville s'éloigne.

À l'arrêt du Vallon elles descendent du bus, le regardent partir.

Elles traversent la route, se dirigent jusqu'à l'arrêt des bus numéros 34, 77.



Elles ne s'assoient pas sur le banc déjà occupé.

Le 34 passe sans s'arrêter, peu après le 77. La vieille dame du banc se lève, fait signe au conducteur, au cas où.

Elle se hisse et exhibe son titre de transport.

Les trois filles, l'une derrière l'autre, exhibent aussi leur Pass valable trois jours.

Au fil des arrêts, le bus se remplit, la ville se rapproche.

Place du 4 novembre, elles descendent du bus 77, se mêlent aux uns et aux autres, font les vitrines, lèchent des glaces arôme coco, du pur plaisir.

Le ciel bleu s'étire sur un fond rouge, les couleurs ne sont pas encore diluées, c'est beau. L'émerveillement est mutuel.

Elles s'attardent sur l'immense, comme elles disent. Le ciel, c'est le plus magique des plafonds, le plus effrayant aussi.

De ces orages tonitruants qui terrorisent, compriment la respiration, de ces orages foudroyants, diluviens, qui glacent les os, elles en ont beaucoup parlé, transies, serrées l'une contre l'autre sous leur abri de torchis poreux, et un jour, la résignation de la peur s'est transformée en fantastique contemplation.

Ces orages on ne les oublie jamais.

Elles ne sont pas loin de l'hôtel. On peut le dire, la promenade incluse, elles sont dans les temps. L'hôtel est à deux pas.

Situé face à la gare, l'Hôtel de Berne, récemment ravalé, s'enorgueillit de sa fraîcheur, son grand atout.

Carmen n'a pas à demander la clef 33. L'étudiant de service, la lui tend avec le sourire, c'est son travail, et puis il est d'un caractère avenant.

Chambre 33 : fenêtre sur cour, trois lits, dont un pliable, une armoire miroir, un téléphone neuf accroché au mur, une télévision posée sur une table, deux chaises normales, une salle de douche, WC incorporé.

Onze mètres carrés, la surface habitable.

Elles se douchent longuement. La porte battante, persiennes écartées, ne retient pas les gémissements de l'ablution intime. Chacune écoutant l'autre se repaître des bienfaits mouillés, le temps s'écoule en douce.

La peau lustrée, caressée, assouplie, elles s'habillent des vêtements de la veille, lavés sous la douche, séchés sur les chaises. Pas un geste de trop, pas une parole inutile, pas un souffle en plus, la seule manière de contrôler l'exiguïté de la chambre sans se heurter.

Carmen sort les costumes de scène de l'armoire, les plie soigneusement, les range dans la mallette à double compartiment, rabat la séparation, vérifie l'enfilade du nécessaire à maquillage, ferme la mallette.

Le téléphone retentit de sa sonnerie neuve.

— Vous êtes prêtes ?

— Oui.

— Je vous attends dans la voiture, derrière l'hôtel.

— *Todo ben* ! Claironne Carmen, le swing en marche.

Sitôt le téléphone raccroché, Carmen déclenche un jeu de mime, un de leur tour préféré. Elle soulève les épaules et écarte les doigts, le signe de l'interrogation. Josée cligne des paupières, hausse exagérément les sourcils, la réponse rythmée.

L'entente concertée, Carmen prend quelques billets avant de déposer les rouleaux dans le tiroir de la table. Josée cale le porte-bijou contre le fond, dodeline de la tête, l'air contente.

Le tiroir, vue sur butin, reste quelques instants entrouverts. Bon ! Carmen l'enfonce dans son cadre.

La table et son tiroir fermé, redeviennent peu de chose.

Les trois filles sortent de l'Hôtel de Berne, respirent l'espace à pleins poumons.

La nuit s'affiche sans lune, la force obscure de sa nature se voit.

Carmen range la mallette dans le coffre à bagages. Les trois filles montent dans la voiture grise.

Le conducteur démarre, roule, se faufile entre les voitures, klaxonne facilement.

— On mange chinois ?

— Je me doutais que ce serait chinois ! Dit le conducteur qui se gare sur le trottoir devant l'entrée du Shanghai Express.

Glorietta, la bougeotte aux jambes, s'éjecte de la voiture. Le conducteur ferme la porte derrière elle, la regarde se dégourdir, interroge Carmen.

— Tout s'est bien passé ?

— On a rencontré un voisin, il ne se souviendra pas de nos têtes, il faisait trop le malin !

— Tu as balancé les bijoux dans la rivière comme je t'ai dit ?

— Oui, y'en n'avait pas beaucoup.

— Rien à ajouter ?